

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 39

Montréal, Jeudi, 27 Septembre 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Les œuvres de Crémazie.—En France.—Notes sur l'Irlande (suite), par G.-A. Dumont.—Le voyage de M. Perrichon.—Bibliographie.—Encore le banquet Picault.—Nos gravures : Le contre-amiral Pierre, décédé récemment ; Mgr Maret ; M. Cot ; M. Dubufe ; Hollande : Le palais de l'exposition d'Amsterdam—Suisse : L'exposition de Zurich.—L'excursion de la Patrie.—Choses et autres.—Poésie : Le Christ.—Le moulin rouge (suite)—Le drapeau (suite), par Jules Claretie.—Nouvelles diverses.—La gare du Grand-Tronc.—De tout un peu.—Les échecs.

GRAVURES : Le contre-amiral Pierre, décédé ; MM. Cot et Dubufe, peintres, décédés ; Mgr Maret—Hollande : Le palais de l'exposition d'Amsterdam — Suisse : l'exposition de Zurich.

LES ŒUVRES DE CRÉMAZIE

Les messieurs Beauchemin et Valois, nos entrepreneurs concitoyens, font décidément preuve d'une grande activité depuis quelques années. Il y a à peine quelques mois, ils offraient en vente les quatre superbes volumes de l'*Histoire du Canada*, de Garneau, et aujourd'hui, ils publient les œuvres complètes de Crémazie, un fort volume d'une impression très soignée. Nous avons entendu dire qu'ils ont sous presse un dictionnaire historique et géographique, qui sera chez tous les libraires dans quelques semaines. Il n'y a guère d'éditeurs, nous ne disons pas dans notre province, mais au Canada, qui aient publié depuis quelques années autant d'ouvrages importants que MM. Beauchemin et Valois.

Tous les amis des lettres voudront se procurer ce volume des œuvres complètes de Crémazie. Notre malheureux poète est resté sympathique à notre pays, qui a voulu oublier son erreur d'un jour pour ne se rappeler que son long et douloureux exil. Aussi, sa figure nous apparaît entourée presque de l'aurole du martyr. Crémazie s'est fait surtout remarquer par ses chants patriotiques qui traduisaient dans la langue des dieux ce qui était dans le cœur de tous. Le premier parmi nous, il a tenu la lyre du poète d'une main ferme et soutenue, et il comptera aussi comme le premier, sinon le plus grand de nos poètes.

On sera heureux de trouver, dans le volume publié par MM. Beauchemin et Valois, outre les poésies de Crémazie, son journal du siège de Paris, des lettres à ses amis du Canada, des essais de critique littéraire. Dans ces mélanges, Crémazie se montre à ceux qui ne l'ont pas connu sous un tout autre aspect que dans ses poésies. Un goût exquis, affiné par l'étude, un esprit pénétrant apparaît à chaque ligne. On se demande si sa prose ne vaut pas mieux encore que ses vers ? Dans tous les cas, on trouve dans ces pages, qui n'étaient pas destinées à la publicité, amplement la preuve que si Crémazie l'eût voulu, il aurait compté parmi nos meilleurs prosateurs. Nous pourrions citer ici des pages charmantes de Crémazie, si, grâce à l'amabilité de M. l'abbé Casgrain, les lecteurs de *L'Opinion Publique* n'avaient pas eu la primeur de plusieurs passages des œuvres inédites de Crémazie.

C'est aussi à M. l'abbé Casgrain que nous devons la publication de ce volume. Il a entrepris ce travail tout d'affection pour lui, avec un soin pieux, avec la pensée qu'il élevait un monument à la mémoire d'un ami et d'un des hommes dont l'œuvre honore le plus notre jeune littérature.

EN FRANCE

La mort du comte de Chambord a créé une situation nouvelle en France. Les légitimistes, qui avaient concentré toutes leurs espérances sur l'héritier direct des rois de France, se trouvent privés de leur chef. On sait qu'un grand nombre d'entre eux n'aiment pas les d'Orléans, auxquels passe le droit à la couronne de France. Ils se sont ralliés cependant autour du comte de Paris, qui représente aujourd'hui la légitimité. Tous les journaux—moins un—ont salué le comte de

Paris, et une foule de légitimistes importants lui ont fait connaître leur adhésion.

Cette attitude de l'*Univers* a vivement contrarié un ancien écrivain du *Correspondant*, aujourd'hui collaborateur du *Figaro*, M. Lavedan, qui apprécie très sévèrement la conduite de ce journal :

“ Jusqu'à présent, tous ont répondu à ce patriotisme dessein, et les chaleureuses paroles de M. Paul de Cassagnac au conseil général du Gers ont fait écho au noble langage de M. de Lareinty, dans le conseil général de la Loire-Inférieure. Des deux bouts de l'horizon, les fractions conservatrices, éclairées par une douloureuse expérience et comprenant la nécessité de s'unir autour d'un principe fort et incontesté, se rapprochent et se tendent les mains pour sauver ensemble tout ce que la République détruit ou menace.

“ Une seule exception s'est manifestée du côté des royalistes d'occasion de l'*Univers*, de cette petite bande de sectaires hargneux et malfaisants que nous avons vus tour à tour républicains farouches, fusionnistes enragés et bonapartistes serviles, suivant qu'ils espéraient trouver dans ces combinaisons contraires un moyen de domination pour leur absolutisme. Mais qu'importe cette note discordante ! L'*Univers* ne compte plus, ni en religion, ni en politique. Il ne représente plus rien ; il a tout perdu, même le talent qui a soutenu un instant ses exagérations et ses violences ; et en s'excluant du grand mouvement national provoqué par les attentats de la République, il s'est choisi lui-même une place où il convient de le laisser. Comme on l'a dit avec raison, son isolement ne fait que mieux ressortir l'accord de tous les autres conservateurs monarchistes, et il ne faut pas refuser cette maigre espérance au prince Napoléon.”

NOTES SUR L'IRLANDE

V

(Suite)

La famine a souvent sévi en Irlande. L'une des plus terribles est celle de 1841. Les Irlandais moururent par centaines.

En 1847, il en fut de même.

Les famines de 1841 et de 1847 ne furent pas les seules dont l'Irlande eut à souffrir. Elles avaient été précédées et elles furent suivies par plusieurs autres encore.

Nous citons ces famines, parce que c'est de celle de 1841 que commença ces grandes émigrations qui devaient réduire la population irlandaise de 8,175,124 qu'elle était en 1841, à 6,516,000, et ce en douze ans. La famine de 1847 fut accompagnée du typhus.

Les malheureux Irlandais, mourant de faim et décimés par la maladie, jetèrent les yeux vers l'Amérique, cette terre des libertés, pour aller y trouver en même temps que du pain, un lieu sûr pour se sauver de la terrible maladie qui venait de s'abattre sur l'Irlande.

Ce sont surtout les Etats-Unis et le Canada qui reçurent le plus grand nombre de ces émigrants, qui laissèrent l'Irlande à cette époque, de même que ceux qui émigrèrent plus tard.

Faute de précautions hygiéniques, le typhus ne tarda pas à se déclarer à bord des vaisseaux qui transportaient les Irlandais. Un grand nombre moururent pendant la traversée, tandis que les autres devaient débarquer malades et semer la maladie dans les pays où ils débarquaient, et surtout au Canada, qui n'avait pas pris les précautions usitées en pareilles circonstances.

Nous empruntons à M. l'abbé Ferland, qui se trouvait à la quarantaine de la Grosse-Île pendant que le typhus exerçait ses ravages parmi les émigrants irlandais, la narration suivante dans laquelle il est raconté d'abord les démarches que l'on fit auprès du gouvernement anglais pour régulariser l'émigration et le traitement que devaient recevoir les émigrés en touchant le sol canadien :

“ Dès l'hiver dernier, quelques journaux du pays avaient appelé l'attention du gouvernement colonial sur les préparatifs d'émigration qu'on savait se faire dans la malheureuse Irlande, la famine et la maladie étaient

tombées à la fois sur ce pays ; un cri général d'effroi avait retenti ; des milliers d'Irlandais se portaient vers les principaux ports du royaume, attendant avec anxiété le moment de s'embarquer pour l'Amérique du Nord. Nos voisins des Etats-Unis adoptaient de sages précautions dans l'intérêt de leurs concitoyens aussi bien que dans celui des malheureux émigrants. Les provinces inférieures faisaient à ce sujet des représentations à la mère-patrie ; n'y avait-il pas des mesures à prendre pour préserver le Canada des maux dont le menaçaient l'avidité des armateurs et la dureté des landlords irlandais ? N'y avait-il pas moyen de régulariser l'émigration de manière à ce qu'elle ne fut nuisible ni à notre pays ni aux étrangers qui venaient solliciter un asile parmi nous ? Voici ce que demandaient ces quelques journalistes canadiens aux maîtres de nos destinées...

“ Les avertissements de la prudence furent méprisés ; 100,000 étrangers arrivaient sur les bords du Saint-Laurent, et l'on avait négligé les précautions les plus simples pour pourvoir à la nourriture, au logement, à la santé de cette multitude épuisée par la faim, la fatigue et la maladie.

“ A l'établissement de la quarantaine, à la Grosse-Île le personnel se composait de deux médecins et quelques gardes-malades ; une centaine de lits étaient dressés dans l'hôpital, les *sheds* pouvaient mettre à l'abri cinq à six cents personnes. Avec ces précautions, que pouvait-on craindre ? Les résultats de cette inconcevable manie, vous les connaissez, le pays tout entier les connaît comme moi. Le torrent de l'émigration, entraînant à sa suite la famine et la peste, vient tout à coup fondre sur nous après avoir renversé le misérable échafaudage élevé à la Grosse-Île ; ses vagues pressées se répandent sur le pays, et vont successivement déverser sur Québec, sur Montréal, sur Kingston, sur Toronto, et jusque sur Amherstburgh, l'*Ultima Thule* du Haut-Canada. L'épidémie se répand dans toutes les directions, jusque dans les chantiers les plus reculés de l'Ottawa. Dans Québec comme dans Montréal, des centaines de citoyens sont enlevés par le fléau dévastateur ; les médecins, les membres du clergé succombent les uns après les autres ; le commerce est interrompu, la navigation du fleuve est entravée, la consternation s'est emparée des esprits...

“ C'est vers le milieu de mai que commencèrent à arriver les vaisseaux chargés d'émigrés. La traversée avait été longue et pénible. Détenus pendant longtemps au milieu des glaces du Saint-Laurent, la plupart avaient été sept à huit semaines sur mer. A leur bord, on avait entassé des centaines d'infortunés tirés des hôpitaux et des *work houses*, déjà atteints de la fièvre à leur départ, ou prédisposés à la prendre par la faiblesse où les avaient réduits la fatigue et la faim. L'état de ces malheureux ne s'était pas amélioré sur ces lazarets flottants ; renfermés dans des espaces trop étroits pour leur nombre, forcés par la rigueur de la saison de se tenir continuellement à fond de cale, l'air empesté qu'ils respiraient aurait suffi pour faire éclore la maladie parmi eux, quand même elle n'y eût pas existé déjà. La malpropreté et la puanteur de ces bouges défient toute description. Trois à quatre cents malades atteints des fièvres typhoïdes et de la dysenterie ; la plupart reposaient sur des immondices qui s'étaient accumulées sous eux pendant la durée du voyage ; à côté des malades et des mourants étaient étendus des cadavres qui n'avaient pu encore être jetés à la mer. Aussi la maladie et la mort avaient-elles fait parmi eux des ravages effrayants. Sur quelques vaisseaux, près d'un tiers des passagers étaient morts. Les équipages eux-mêmes avaient souvent été si maltraités que la manœuvre ne se faisait qu'avec peine. Dès la fin de mai, sept cents malades étaient déjà arrivés à la Grosse-Île ; les hôpitaux se trouvaient pleins en un instant ; il fallut que les derniers arrivés demeuraient à bord des vaisseaux jusqu'à ce qu'on leur trouvât un abri sur terre. Attendre l'érection de nouveaux bâtiments eût été trop long, on se détermina donc à dresser des tentes envoyées de Québec par les agents du gouvernement militaire. Ces frêles couvertures servirent à abriter la plus grande partie des malades qu'on étendait sur la terre nue. Beaucoup, déposés sur les rochers du rivage, y expiraient avant qu'on eût pu les trans-